

Les races bretonnes d'animaux domestiques ont-elles encore un intérêt ?

par Yves ROUGER* et Jean PERHIRIN**

La F.A.O. s'inquiète du fait que les nouvelles variétés de blé et de riz font disparaître à vive allure les variétés de pays, dont les gènes nous seront peut-être un jour fort utiles, par leur rusticité, leur capacité de résistance et d'adaptation aux situations difficiles. Ce qui est vrai des végétaux doit l'être des animaux. On a du reste montré que certaines sélections de vaches bretonnes donnaient un rendement relatif au fourrage consommé (quantité et qualité) fort honorable. Notre habitude déplorable de tout compter en rendement par unité vache a fait mépriser les bretonnes. C'est pourquoi le travail d'Yves Rouger, qui m'a fort impressionné, et que je cite dans mon prochain livre, mérite de retenir l'attention des chercheurs, comme des responsables de l'agriculture à tous niveaux, profession comme administration.

*Professeur René DUMONT,
Institut National Agronomique.*

Les races bretonnes de Chevaux, Bovins, Porcins et Ovins sont caractérisées par leur prolificité, leur rusticité et leur faible exigence alimentaire. Pourtant elles disparaissent très rapidement et l'on constate que les courbes d'évolution de l'effectif des Chevaux bretons et des Vaches bretonnes ont pratiquement la même allure. Ils ont une vocation différente, les uns servent comme animaux de trait, les autres produisent du lait. La raison de leur disparition se situe donc ailleurs que dans leur utilisation.

Historiquement, en ce qui concerne les Chevaux et les Bovins, le déclin des races locales est toujours apparu après le développement d'organismes tels que les Haras nationaux et les Coopératives d'insémination artificielle. Le rôle de ces institutions a été la promotion de races extrêmement perfectionnées qu'elles entretenaient avec beaucoup de soin. Elles ont exercé une pression pour

* Docteur ès Sciences (Prix Naturalia et Biologia 1974 du Collège de France), 24, Boulevard des Trois-Croix, 35000 Rennes.

** Eleveur, Président de l'Association pour la défense du terroir breton, 29144 Plozévet.

favoriser les produits qu'elles élevaient, bien souvent à la demande de certains éleveurs. Cette action s'est faite au détriment des races locales qui étaient qualifiées de non rentables. Certains centres d'insémination ont néanmoins entretenu des Taureaux de race bretonne, ils ne sont donc pas les uniques responsables de la disparition des races locales de Bovins.

Par contre, l'apparition des races frisonne et normande est liée à l'amélioration des productions fourragères et à la publicité qui a été faite. Le Breton a trop souvent été traité d'arriéré et de « plouk ». Il a eu la volonté de se « moderniser », d'adopter les races et les techniques qui lui étaient proposées alors qu'il disposait chez lui des races les mieux adaptées à sa région.

Au début du siècle, les agriculteurs ont peu de bêtes. Celles-ci sont mal nourries, broutant l'herbe rase des landes. Elles ne rentrent à l'étable que peu de temps et n'y reçoivent qu'une mince ration de paille et de foin, complétée par de l'ajonc pilé. Les animaux sont peu développés tant en taille qu'en poids. Pourtant la reproduction est bonne, sans problème de vélage. Le veau est petit mais il nécessite peu de soins. La production de lait est faible en quantité mais riche en matières grasses. Cette vache de faible taille est donc très économique.

Dans la situation précaire où l'agriculteur a été conduit, il est d'un intérêt certain de conserver ces races d'animaux. Lorsque l'on compare l'entretien de la Vache frisonne et de la Vache bretonne, on s'aperçoit que les frais vétérinaires sont exceptionnellement peu élevés chez la Bretonne (pas de césarienne, peu de pertes au vélage) alors que pour la Frisonne, en une année, il faut l'intervention du vétérinaire pour le vélage, les mammites, la fièvre de lait, la taille des onglons, l'infécondité, ce qui revient à environ 700 F, soit mille litres de lait. La Frisonne est plus gourmande et il lui faut le marchand d'aliment chaque semaine. Parce qu'elle nécessite une alimentation plus riche, il faut faire appel au service de déshydratation pour fabriquer des bouchons de luzerne ou de maïs afin d'assurer les réserves d'hiver en quantité suffisante, à l'entrepreneur pour récolter les cultures chères comme le maïs. La production plus importante de la Frisonne est donc compensée par les frais supplémentaires d'alimentation et de vétérinaire. De plus, cette production intense est de courte durée alors que la Bretonne est caractérisée par sa longévité.

Du point de vue de l'éleveur, il est préférable d'avoir une production moindre mais plus économique qui lui cause moins de tracas et lui laisse le temps de vivre.

Jadis le paysan employait le plus fréquemment pour les travaux de la ferme, le Bidet breton, animal aux formes peu élégantes mais qui était également peu exigeant et très docile, courageux et brave de collier. Il était utilisé avant tout comme animal de travail. L'administration des Haras ne pouvait souffrir de tels animaux et une lutte sans merci fut entreprise contre les Bidets bretons bien qu'ils aient été les mieux adaptés aux besoins des paysans.

Face à la révolution fourragère qui a permis d'améliorer le potentiel fourrager breton, à la fois d'un point de vue quantitatif et qualitatif, la Vache bretonne est apparue comme non apte à valoriser la quantité et la qualité des fourrages fournis par l'exploitant.

Cette production importante de fourrage n'a pu être obtenue



Fig. 1. — Troupeau de Bovins de race bretonne Pie Noire à Beuzec-Cap-Sizun.

(Photo Y. Rouger)

que grâce aux amendements et à l'utilisation importante d'engrais. Or, cette consommation d'engrais donna lieu à des spéculations et c'est pour lutter contre celles-ci que les laboureurs s'organisèrent en coopératives en 1884. Ayant suffisamment de fourrage à leur disposition, les éleveurs ont tenté de remplacer les Vaches bretonnes petites dont on se moquait à Paris, par des races plus importantes, meilleures laitières, ayant un poids de carcasse plus grand et donnant des veaux plus lourds. C'est alors que sont apparues les races normande et frisonne.

Certains éleveurs n'ont pas pu atteindre, pour des raisons humaines et agronomiques, les taux de production fourragère nécessaires à l'adoption de ces races considérées comme perfectionnées. Ils ont conservé leur élevage traditionnel et jusqu'en 1960, le nombre de Vaches bretonnes était encore très important. C'est après cette date que s'observe le déclin rapide de l'effectif des Vaches bretonnes et des Chevaux bretons.

La disparition des races bretonnes est liée à l'industrialisation poussée de l'agriculture, industrialisation qui a profité non aux agriculteurs mais aux industriels.

L'adoption par l'agriculture des modes de production de l'industrie sous l'influence des firmes industrielles imposait aux éleveurs et aux coopératives de renouveler leurs structures et leurs méthodes. On a utilisé des vaches sélectionnées produisant certes plus mais exigeant une nourriture plus élaborée. Ces animaux étaient capables de rentabiliser les fourrages abondants et les aliments du bétail utilisés en particulier pour l'élevage des veaux, des porcs et des poulets.

L'agriculture traditionnelle, fondée sur les potentialités naturelles de la région, tend à être remplacée par une localisation et une spécialisation des productions agricoles se basant sur les potentialités économiques et financières. Ces impératifs qui ignorent le contexte humain et social suscitent l'intérêt des firmes

capitalistes et des entreprises multinationales. Elles préparent le transfert de la zone de production agricole excentrée vers la zone de consommation, c'est-à-dire la disparition progressive des activités agricoles en Bretagne au profit de régions plus proches de Paris.

Les coopératives se sont très vite adaptées à la situation de l'économie moderne dominée par les firmes capitalistes. Elles ont joué le jeu de l'efficacité et, par le biais de la compétition, elles ont sacrifié ceux qui ne suivaient pas cette évolution. Après la loi complémentaire de 1962, les groupements de producteurs se sont multipliés, spontanément ou à l'initiative des firmes intégrantes, pour bénéficier des aides à l'organisation. Le développement des productions utilisant la technique « zero paturage » a pu apparaître comme une solution pour les petites exploitations. En fait, elles prenaient un caractère de plus en plus industriel, dépendant directement de la coopérative de fabrication d'aliments pour bétail.

Cette accélération de l'aménagement des structures avait pour but de mettre à la disposition de l'éleveur une entreprise capable d'être exploitée avec les moyens modernes chaque jour plus perfectionnés et qui lui étaient présentés avec insistance. En fait, l'éleveur s'est trouvé enfermé dans un système dont il ne peut plus que difficilement se libérer. C'est le cas de la mécanisation qui a remplacé le cheval, c'est le cas des ateliers d'engraissement des bœufs, des taurillons qui bien souvent sont venus remplacer l'élevage de vaches laitières.

Si un tracteur ne travaille pas suffisamment, il coûte cher. Son prix de revient baisse d'autant plus qu'il est employé et si l'usure augmente, c'est dans les normes d'une rentabilité largement assurée, le tracteur sera plus rapidement changé. La bonne marche des chantiers de récolte et d'ensilage de maïs exige plusieurs tracteurs dont un gros, des remorques, autant d'hommes que de machines et la constitution d'équipes. Tout ceci oblige l'éleveur, devenu chef d'entreprise, à investir pour amortir le matériel et à travailler jusqu'à la limite de ses possibilités. Bien souvent, surmené, il doit interrompre prématurément ses activités.

En ce qui concerne l'engraissement des bœufs, la plupart du temps, il se fait à l'auge avec une ration comportant le plus souvent de l'ensilage de maïs introduit en quantité de plus en plus importante vers la fin de la période d'engraissement. L'alimentation complémentaire de cette ration est fréquemment à base d'urée, il apporte en même temps des minéraux, des vitamines, des tranquillisants et des hormones de synthèse ; ce complément est fabriqué par les firmes d'aliments.

On peut se demander alors si les efforts effectués par les éleveurs ne profitent pas essentiellement aux firmes agroalimentaires. Grâce aux subventions, des techniciens ont pu organiser, contrôler et adapter les élevages aux besoins des firmes d'aliments, constituant ainsi une clientèle assurée qui consomme une grosse quantité d'aliments du bétail. Or les races primitives bretonnes ne les utilisaient pas : elles étaient encore moins aptes à valoriser les aliments du bétail que les fourrages perfectionnés.

Les firmes agroalimentaires sont les principales responsables de la disparition des races rustiques.

En Bretagne, le tonnage d'aliments du bétail fabriqué par les coopératives de production est passé de 50 000 tonnes en 1961 à 350 000 tonnes en 1970. Les courbes d'évolution de l'effectif des

Vaches normande et frisonne d'une part, bretonne d'autre part, comparées avec l'évolution de la production d'aliments du bétail et l'utilisation d'engrais montrent :

- un fort coefficient de corrélation positif ($r = 0,99$, $P < 0,001$) entre l'évolution de l'effectif des races normande et frisonne et l'utilisation d'engrais et d'aliments du bétail.

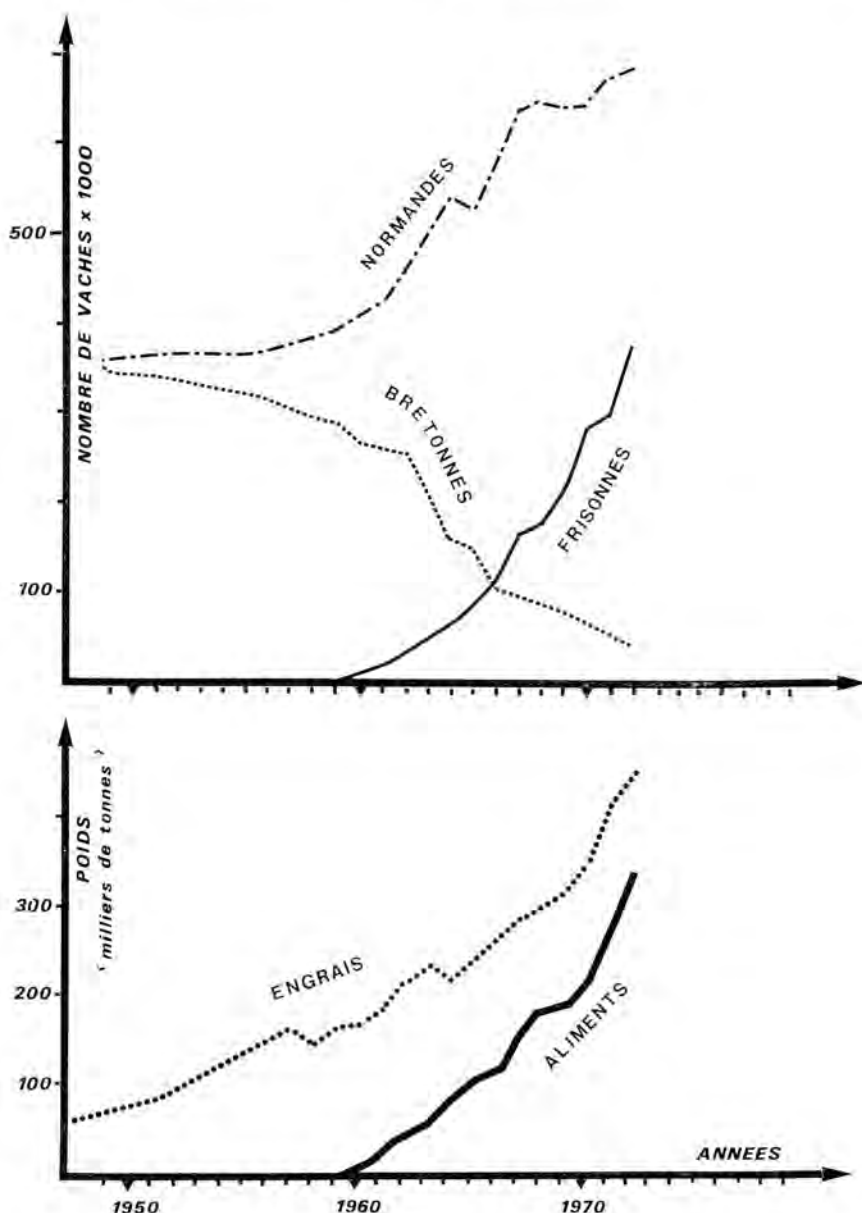


Fig. 2. — Evolution comparée de l'effectif des diverses races et de l'utilisation des engrais et des aliments du bétail.

— un fort coefficient de corrélation négatif ($r = -0.98$, $P < 0.001$) entre l'évolution de l'effectif de la race bretonne et l'utilisation d'engrais et d'aliments du bétail.

Il faut remarquer que la compétition entre races bretonne et frisonne n'est apparue qu'avec l'utilisation des aliments du bétail (fig. 2).

La création de groupements d'éleveurs à l'initiative des firmes d'aliments ou d'industriels laitiers se développe largement. C'est un moyen d'accélérer l'évolution des structures, de favoriser la sélection des éleveurs et la concentration est d'autant plus grande que les aides et les subventions de l'Etat leur sont plus facilement attribuées. Il n'est donc pas étonnant, devant cette organisation puissante que constituent les firmes multinationales qui contrôlent la production d'aliments du bétail, de voir disparaître les éleveurs modestes ainsi que les races rustiques non adaptées à cette société de consommation.

Cette évolution doit-elle se poursuivre jusqu'à la disparition totale et des races rustiques et de l'éleveur traditionnel ?

Cela est peu probable, pour les raisons suivantes :

D'une part, la fabrication d'aliments du bétail dépense énormément d'énergie. Ainsi, pour faire une tonne de déshydraté de maïs, il faut dépenser 0,262 tonne de fuel, ce qui correspond (en plus de l'amortissement de l'achat de la machine, de la main-d'œuvre spécialisée) à un coût de 11 900 F uniquement pour l'énergie. On peut se demander si ce n'est pas là pur gaspillage. La production du maïs nécessite aussi une culture particulière et l'utilisation de grandes quantités d'engrais. La Bretagne est la région de France consommant le plus d'engrais (209 kg/ha en 1973) et cette consommation s'accroît sans cesse. Il en résulte une diminution de l'humus et la terre est « brûlée ».

Le contexte économique actuel rend les produits ne provenant pas du territoire national extrêmement chers, en particulier en ce qui concerne les produits pétroliers et les engrais. Par ailleurs, les sources de ces produits ne sont pas inépuisables.

Or l'azote de l'air est bon marché et il peut être capté par les légumineuses. Le trèfle incarnat donne de bonnes pâtures depuis octobre jusqu'avant la fenaison, en effet le climat doux qui caractérise la Bretagne assure une pousse abondante. L'azote de l'air fixé par cette légumineuse enrichit le sol et rend inutile l'utilisation d'engrais. Après la récolte du foin de trèfle, un labour rapide permet d'avoir des choux à profusion pour l'hiver.

Jadis le foin était réservé aux chevaux, les vaches se contentaient de paille ; les rations étaient équilibrées et il ne fallait surtout pas utiliser de tourteaux ; il n'y avait pas de surproduction ; les éleveurs gagnaient honnêtement leur vie.

Aujourd'hui, la situation est devenue précaire pour l'éleveur. Il doit utiliser beaucoup d'engrais et d'aliments. Il est tributaire des Arabes pour le pétrole, des Américains pour le soja, des Russes pour acheter l'excédent de beurre, des Portugais pour travailler, de Bruxelles pour les prix théoriques, de Paris pour les primes d'abattage, etc...

Il est anormal que l'éleveur soit dans l'obligation d'acheter ses aliments à l'extérieur et de ne se servir de ses terres que comme terrain d'épandage de lisier...

On se pose alors la question de savoir s'il est rentable pour l'éleveur de continuer de s'approvisionner à l'extérieur de son

exploitation, de consommer de l'énergie devenue très chère alors que des Bovins, des Chevaux, des Porcs, des Moutons primitifs sont capables de produire des protéines et des lipides à partir de produits végétaux locaux de faible valeur.

Aux Etats-Unis, depuis deux ans, la technique des feed lots est progressivement abandonnée pour un retour aux aires de pâturages. L'exemple de la Chine qui doit nourrir plus de 600 millions d'hommes montre l'utilisation judicieuse des techniques d'élevage moderne et de l'élevage traditionnel, ces deux types étant complémentaires. Ainsi le Porc est à la base de l'agriculture chinoise. Il utilise les ressources locales et ne concurrence pas l'homme dans la consommation des protéines et des céréales nobles (riz et blé). Il utilise les déchets de céréales, les déchets industriels variés et des fourrages verts parmi lesquels il faut citer les plantes aquatiques. Il existe en Chine un plan de sauvegarde des races rustiques locales, modèle d'adaptation aux milieux les plus variés.

En Bretagne, nous pourrions, et nous devons vraisemblablement un jour ou l'autre, respecter ce même équilibre entre l'agriculture traditionnelle rentable pour l'éleveur et l'agriculture industrielle.

Les races primitives bretonnes doivent être protégées, relancées et mieux utilisées.

Dans l'état actuel où se trouve l'élevage des Chevaux bretons, des Vaches bretonnes, des Moutons d'Ouessant, il est d'abord urgent de constituer un conservatoire des races pour éviter avant tout qu'elles ne disparaissent.

Le Parc Naturel Régional d'Armorique, par sa vocation, pourrait servir de cadre à cette réserve.

La protection officielle et organisée de quelques troupeaux ainsi que l'aide apportée aux quelques éleveurs qui ont su conserver leur élevage traditionnel assurera la protection de nos races. Cela est nécessaire d'un point de vue technique, scientifique et économique.

Une étude approfondie, qui n'a jamais été faite sur les races rustiques, pourra être entreprise afin de mettre au point un mode d'utilisation de ces animaux qui soit rentable uniquement pour l'éleveur et le consommateur.

L'exploitation des landes, l'utilisation des sous-bois de feuillus devra permettre à des races primitives de se développer là où d'autres races ne vivraient que difficilement. L'expérience tentée en Pologne à Bielowieza, en ce qui concerne les Bovins, à Popielno en ce qui concerne les Chevaux polonais, montre que les animaux vivant en liberté dans la forêt ont un développement normal. Il ne faut pas perdre de vue que les Ongulés étaient, à l'origine, des animaux forestiers.

L'analyse de la disparition des races primitives bretonnes nous a permis de mesurer le rôle joué par l'industrialisation anarchique de l'agriculture, plus au service des firmes capitalistes que de l'agriculteur.

Ne nous méprenons pas, dans notre analyse, nous n'avons pas fait le procès des moyens modernes de production qui auraient fait disparaître les races primitives, mais celui de l'utilisation qui en a été faite. Cette utilisation a abouti à l'asservissement de l'agriculteur bien souvent sans qu'il s'en rende compte.

L'agriculteur ne doit pas supporter les énormes investissements que demande l'agriculture industrielle moderne. L'organisation en C.U.M.A., développée au niveau communal, décharge l'agriculteur de la responsabilité des investissements en matériel. Elle lui laisse le loisir d'investir pour ses besoins personnels de tous les jours.

Actuellement tout le travail est fait par l'agriculteur, c'est lui qui investit, c'est lui qui encourt tous les risques. S'il produit trop, il est pénalisé car les cours s'effondrent à la production (mais pas à la distribution). Pour sa production et l'effort fourni, l'agriculteur devrait être félicité, décoré, tout au moins considéré. Or il est maintenant découragé et le nombre d'éleveurs diminue rapidement. Pourtant il aime son métier malgré les servitudes. Si certains se posent la question de savoir comment occuper leurs loisirs, l'éleveur de vaches laitières, lui, est occupé 365 jours par an : il doit traire les vaches deux fois par jour et pendant la période de vêlage il doit être attentif jour et nuit.

Si l'évolution se poursuit, c'est-à-dire si le nombre d'agriculteurs et de bovins laitiers continue à diminuer du fait du prix dérisoire pratiqué à la production et des contraintes de la profession, qui nourrira dans dix ans et d'une manière *saine* la population urbaine toujours croissante ?

En proposant une relance des races primitives bretonnes, les éleveurs verront leurs revenus s'accroître sans qu'ils aient d'investissements à réaliser. De plus, les terres qui ne sont pas utilisées seront exploitées plus rationnellement tout en respectant l'équilibre écologique. La culture de l'herbe, ray-grass et trèfle, est le moyen le plus économique de nourrir les vaches laitières. Les richesses énergétiques seront utilisées avec parcimonie.

Dans ces conditions, les pays qui auront su préserver leurs races primitives auront leur avenir assuré, en particulier les régions défavorisées. Souhaitons qu'il ne soit pas trop tard et que de nombreux éleveurs bretons puissent alors dire comme l'un de mes amis : « Mes bretonnes ont fait ma fortune, peu gourmandes, elles me font du beurre et ne demandent jamais le vétérinaire ! »

BIBLIOGRAPHIE

- CANEVET C. (1972) - La coopération agricole en Bretagne, étude géographique. Presses Universitaires de Bretagne, Saint-Brieuc.
- DORST J. (1965) - Avant que nature meure. Delachaux Nestlé, Neuchâtel.
- DUCHET R. (1973) - L'agriculture dans la Chine nouvelle, sa place dans l'économie, la construction et la vie du pays. Nature et Progrès, Sainte-Geneviève-des-Bois.
- GIRARD M. (1970) - L'élevage des génisses destinées au remplacement des vaches laitières, I.T.E.B.
- HAUREZ Ph. (1970) - Observations sur l'utilisation de l'urée en complémentarité de rations hivernales à base de paille pour génisses d'élevage et bœufs à l'entretien de race Frisonne, I.T.E.B.
- LADAN F. (1962) - Révolution laitière bretonne, guide du producteur de lait. Imprimerie Bretonne, Rennes.
- SINOÛIN J.-P. (1967) - VEGHEL : un exemple d'organisation des productions animales par une firme d'amont. Bull. Ceta, 144, pp. 23-31.
- SINOÛIN J.-P. (1970) - L'expérience de la Coopérative de l'Argoat dans la production de jeunes bovins, I.T.E.B., Guingamp.
- Bulletin de l'Ambassade de France à Washington (1973).
- Annuaire Statistique Agricole de Bretagne, Rennes. Ministère de l'Agriculture et du développement rural (1955-1973).